

AFRICANITÉ

Pierrette et Gérard CHALENDAR
Montpellier (France)

Ce n'est pas un hasard si le concept d'identité nationale focalise une partie importante des travaux menés sur les littératures africaines¹. Suivant en cela une évolution comparable à tous les secteurs de l'activité intellectuelle, le discours critique est amené à penser ses propres conditions d'existence. La notion d'Africanité répond à cette attente dans la mesure où elle ouvre à une interrogation sur la spécificité de son objet. Les deux ouvrages de Maria APARECIDA SANTILLI² ensemble considérés permettent non pas d'épuiser le contenu du concept d'africanité mais d'en poser les fondations méthodologiques.

1) La (re) lecture des textes littéraires d'Afrique lusophone montre la présence en eux de "duas forças contrárias de repulsão e atração operar com provável equivalência relativa". (A,p8). L'attraction vis-à-vis de la culture importée a évidemment une double origine: d'une part les langues locales n'étaient pas enseignées dans les établissements scolaires (dirigés par les portugais), ce qui coupait l'élève de ses racines; d'autre part, les intellectuels des anciennes colonies se trouvaient dans l'obligation d'achever leurs études à Lisbonne ou Coimbra³.

Mais simultanément, le poète africain ressent la nécessité de "confundir na identidade de artista na justa coincidência com a propriedade sua distinta epopéia" (A,p11). Ce rouverent d'attraction vers les réalités locales implique un rouverent de répulsion à l'égard de la littérature métropolitaine. Au fil du temps apparaît nettement la prédominance de la veine africaine, laquelle est ré-exploitée grâce à une rupture avec le passé et l'acquis scolaire. L'existence mere des littératures autochtones est la résultante d'en effet de démarcation opéré à partir des thèmes et des formes esthétiques apprises à l'école du colon.

2) Le livre de M.A.Santilli (A) propose ainsi une "histoire récurrente", autrement dit "une histoire jugée, une histoire revalorisée"⁴. Le point de départ est précisément cette mise à l'écart des critères étrangers à la civilisation concernée.

Reste à fixer les normes à utiliser pour trier les littératures dont on traite ici comme autant de productions lusophones non portugaises.

M.A.Santilli commence par écarter la couleur de la peau comme base de jugement (A,p9): bon nombre d'écrivains sont des métis (Luandino VIEIRA) voire des blancs parfaitement intégrés au contexte africain (Manuel Ferreira, d'origine portugaise, est recensé auteur cap-verdien dans E, pp129-134). Elle ne précise nulle part les assises sur lesquelles elle s'appuie dans son commentaire.

Cependant, on dégagera les suivantes:

1) Les premiers textes (prose ou poétique) édités en terre africaine par des indigènes manifestent un refus total de tout élément exotique et un intérêt constant pour les réalités quotidiennement vécues par les gens du peuple. Ces textes sont ainsi individualisés par un choix thématique à la fois identique pour tous (à l'échelle du réel continental) et propre à chaque communauté ethnique dont ils décrivent certains rouages. Nous avons là une première donnée pour jauger l'africanité d'un écrit littéraire: son contenu thématique, l'unité de son objet perçue à partir des valeurs indigènes.

2) Le second principe dont l'application révèle l'africanité peut être appelé la corrélation c'est à dire "l'ensemble des relations qui la situent par rapport aux autres types de discours"⁵. M.A. Santilli note que la revue Claridade "esta é receptora imediata das sugestões brasileiras, afirmação que pode ser comprovada principalmente com o conteúdo dos seus três primeiros números" (A,p26). A cet égard l'auteur propose une lecture fouillée de certains auteurs brésiliens tels CORNEILIO PENA ou JORGE DE LIMA qui exploitent leurs racines afro-lusophones, le premier, en développant la philosophie de la mort chez les Angolais ainsi que leur vision des conflits raciaux, le second, en divulguant les fondements logico-historique de la mythologie ritualisée dans certaines sociétés noires du pays. (Ce travail mériterait d'ailleurs d'être approfondi dans le sens d'une recherche sur l'inter et l'intratextualité)⁶.

3) Un troisième critère est à l'oeuvre dans la détermination de l'africanité. On peut l'appeler le principe de seuil ou de transformation. Il y a "l'unité de discours, écrit M.Foucault, si je peux définir les conditions qui ont dû être réunies à un certain moment pour que son objet, ses options théoriques, ses opérations aient pu être formées; si je peux définir à partir de quel seuil de transformation des règles nouvelles ont pu être mises en jeu"⁷.

La préface d'Estórias Africanas contient un condensé de l'histoire des littératures angolaise, cap-verdienne et mozambicaine dont le fil directeur est la mise en relation de la production des contes ou poèmes indigènes avec la situation politique et culturelle des "territoires portugais d'outre-mer". De ces pages (et à la suite des travaux de S.Trigo, d'A.Margarido et de M.Ferreira), on dégagera les données suivantes:

- a) "Ces littératures oubliées" frappent par leur apparition relativement tardive. Cet état de choses s'explique par l'autorisation récente de la part des portugais d'installer l'imprimerie en terre africaine. Celle-ci constituant évidemment le préalable à toute diffusion de l'écrit (et sur ce point M.A. Santilli n'insiste pas assez).
- b) Le caractère éparpillé et fragmentaire des premiers échantillons littéraires dus à des plumes indigènes se comprendra facilement par la nature de la chose imprimée: il s'agissait de revues ou de journaux, organes qui ne pouvaient accueillir que des textes courts⁸. La publication de romans était alors quasiment impossible (de plus, il s'agissait là d'un genre littéraire importé d'Europe).
- c) Le poids du portugais comme langue vernaculaire est lui aussi essentiel: la mise en parallèle sur le plan linguistique des textes rédigés au fil des années montre que dès le début la langue du colon a été limitée en extension et que l'idiome local a pris de plus en plus d'ampleur. Le choix de l'idiome est lui-même riche de sens: plus les publications littéraires se multiplient, plus le portugais standard est l'objet d'une valorisation négative; l'individu qui l'emprunte parlera "un code d'intimidation, non de communication" soit parce qu'il pactise avec l'organisation répressive imposée par les Blancs (les CIPAÍOS et les CAPITAS détiennent une place centrale dans l'oeuvre de Carlos et d'Antonio Cardoso (commentée en E, p 14 sv). L'histoire de la littérature angolaise pourrait d'ailleurs être écrite en prenant comme point fixe le rapport entre codes linguistiques: les auteurs contemporains (Luandino Vieira, Uanhanga Xitu, Arnaldo Santos) ne se contentent pas d'écrire en quimbundo (langue des bidonvilles de Luanda); ils exploitent cet idiome à des fins diégétiques. Dans la nouvelle intitulée "Mestre Taroda" (1974) U.Xitu exploite les jeux de mots et sous-entendus qui naissent du contact entre le portugais classique et le parler populaire indigène pour décrire des situations dont le comique débouche sur le grotesque le plus désopilant (E, p 20sv).
- d) Enfin, on ne saurait sous-estimer le fait des indépendances. D'une part, les tenants de la lutte armée ont été des poètes, des conteurs ou des critiques averties⁹; d'autre part, sous leur impulsion, la création littéraire a subi une mutation profonde: elle s'est détournée du portrait psychologique de l'autochtone brosse à partir des années 30 ainsi que de la "dialectica do ir/ficar" (E, p 24) pour se mettre au service de la lutte armée sur le terrain: déjà Manuel Ferreira dévouait sa plume à la cause révolutionnaire dans ses romans Hora di Bai (1962) et Voz de prisao (1971) en stigmatisant les candidats à l'exil et en montrant l'urgence qu'il y avait là pour eux de se dégager de la présence étrangère. Plus tard, Ovidio Martins fera sienne cette position dans un recueil poétique intitulé Gitarei, Berrarei, Matarei d'une écriture plus agressive. Il

sera suivi de Corsino Fortes avec Pão Foneira et par João Varela avec O Primeiro Livro de Notcha (1975) qui fait montre d'une grande érudition poétique et qui, suivant en cela Néruda, Eluard ou Maiakovski, met son art à la disposition des leaders politiques et de leur propagande. On ne peut que regretter l'absence d'une représentation plus succincte chez M.A.Santilli: ils nous paraissent tout à fait représentatifs de la période la plus actuelle de la production artistique d'Afrique lusophone d'aujourd'hui. Mais qui a jamais produit une anthologie ou un panorama complet?

NOTES

1. Voir les actes du Colloque organisé sur ce thème à Paris du 28 Novembre au 1er décembre 1984 par la Fondation Calouste Gulbenkian et auquel a participé l'auteur dont on s'occupe ici.
2. Maria Aparecida Santilli: Africanidade - Editora Ática - 1985 et Historia africanas - 2ème édition 176p -1985. Le premier texte sera représenté dans les lignes qui suivent par A, le 2ème par E.
3. Voir Alfredo MARGARIDO - Estudos sobre literaturas das nações africanas de língua portuguesa - Edições - A Regra do Jogo - Lisboa - 1980.
4. G. Bachelard: L'actualité rationaliste de la physique contemporaine -P.U.F. - 1970 - p27.
5. Michel Foucault: Réponse à une question - Revue ESPRIT - Mai - 1968.
6. On notera que M.A.Santilli esquisse cette analyse en ayant recours aux publications de J.Kristeva (A,p13-14) et de R. Barthes.
7. M. Foucault op cit.
8. On objectera que Nga Muturi, la nouvelle de Alfredo Troni considéré comme l'ancêtre de la prose fictionnelle angolaise a été publiée en feuilleton en 1970 mais il sortait des presses lisboètes et non pas Luandaïses.
9. Rappelons qu'Amílcar Cabral est l'auteur d'un travail intitulé "Apontamentos sobre poesia cabo-verdiana" publié in Boletim de Propaganda e Informação - Ano - nº 28 - Praia 1/1/52.